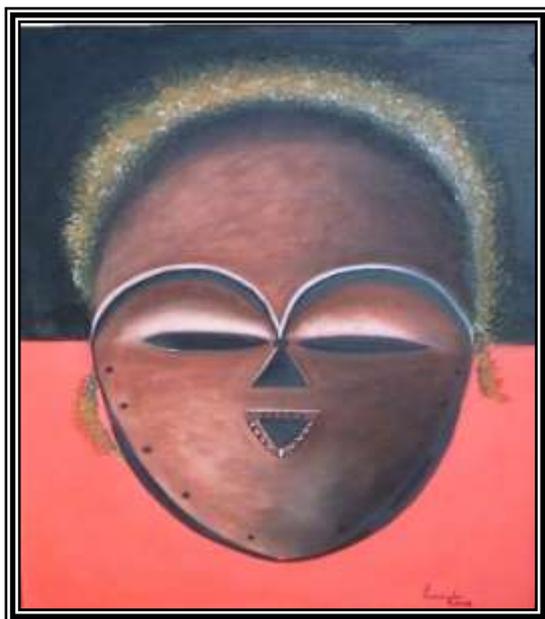


Mame Hulo

DIOR

Le bonheur volontaire



Roman

DIASPORAS



NOIRES

Collection Vies

DIOR - Le bonheur volontaire

Éditions DIASPORAS NOIRES

www.diasporas-noires.com

©Mame Hulo 2011

Date de publication numérique : 20 octobre 2011

Cette version numérique n'est pas autorisée pour l'impression

Mentions légales

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'Auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par le Code de la propriété intellectuelle.

L'éditeur accorde à l'acquéreur de ce livre numérique une licence d'utilisation sur ses propres ordinateurs et équipements mobiles jusqu'à un maximum de trois (3) appareils.

Toute cession à un tiers d'une copie de ce fichier, à titre onéreux ou gratuit, toute reproduction intégrale de ce texte, ou toute copie partielle sauf pour usage personnel, par quelque procédé que ce soit, sont interdites, et constituent une contrefaçon, passible des sanctions prévues par les lois de la propriété intellectuelle. L'utilisation d'une copie non autorisée altère la qualité de lecture de l'œuvre.

Illustration couverture :

Par la peintre camerounaise Tado

ISBN : 979-10-91999-01-4 9791091999014

DIOR - Le bonheur volontaire

Mame Hulo

DIOR

Le bonheur volontaire

ROMAN

DIOR - Le bonheur volontaire

Je dédie ce livre

À ma mère Aida

*ma meilleure amie, si volontaire, qui me soutient par son
amour inconditionnel, quoi que je fasse*

À mon père Gaston Édouard

le plus magnifique être humain que j'ai jamais rencontré

À Vincent

pour son amour, son amitié, son soutien

À ma grande sœur Jeanne

avec qui j'ai cheminé dans cette histoire

À ma grand-mère Astou

la figure si bienveillante et aimante de mon enfance

À ma tante Dialé, si dévouée

À mes frères et soeurs, à toute ma famille

*À toutes les personnes que j'ai croisées dans mon enfance,
car sans elles, ma vie ne serait pas ce qu'elle est.*

Tout ce qui arrive est nécessaire !

LA VISITEUSE

Elle était assise là dans ce fauteuil au bord de la fenêtre où elle semblait attendre quelque chose. Quelque chose d'important ! Elle avait un air emprunté, mais quelle élégance, quel orgueil ! Je la regardais de loin, curieuse et impressionnée. Je la trouvais belle comme une étoile. Tout mon être était tendu vers cette apparition, venue de je ne sais où, peut-être du fond de moi ! Comment savoir ? Elle dégageait de la souffrance, une souffrance pourtant invisible...

Pourquoi m'apparaissait-elle alors, cette souffrance ?

Une voix impatiente disait : « Viens ici, viens dire bonjour ! » et cette voix s'adressait à moi.

Je l'avais certainement déjà vue, déjà aimée...

Je me souviens d'elle, dans une cage de verre, avec moi, il y a longtemps, une éternité. C'est là que je l'ai connue. En ce temps-là, j'entendais toujours la même musique, je me souviendrai toujours de cette musique. Et il y avait plein de gens au-dehors, ils n'avaient pas l'air commode. Peut-être n'étaient-ils que sournois ?

Est-ce à cause d'eux qu'elle avait été malheureuse ? Oui, je la sentais malheureuse, dans la cage de verre, avec cette musique, je me souviens !

Et là maintenant, ils avaient l'air toujours aussi sournois avec la visiteuse assise dans le fauteuil. Elle, elle était digne !

« Viens m'embrasser », disait-elle doucement comme une prière en souriant, les yeux brillants, la main tendue avec retenue.

C'était mon désir, mais j'étais incapable de bouger. Je n'étais pas libre de courir l'embrasser.

Je ressentais sur moi leurs regards, je me débattais dans la prison invisible que leurs regards acides dressaient tout autour de moi. J'encourrais une peine, c'était sûr...

« Allez viens, ne joue pas la timide, viens saluer ta mère. »

Ah, c'était donc ça ! C'était Ma Mère ! Je la reconnaissais, je l'avais déjà vue, déjà aimée !

J'avançais alors lentement comme hypnotisée et lorsque j'arrivais à sa portée, elle me serra dans ses bras avec un soupir d'aise à peine réprimé. Ses lèvres coururent partout sur mon visage. Je me sentais fondre littéralement. Mon cœur battait contre son cœur et ma peau se nouait à la sienne.

Pourquoi ces gens restaient-ils là à nous regarder ?

« Eh bien, tu vois que tu peux être gentille quand tu veux ! »

« Alors comme ça, tu ne reconnaissais pas ta mère ? Tu l'as donc oubliée ? » disait la voix acérée, la voix d'une marâtre.

Et ma mère répondait avec des larmes dans les yeux : « la dernière fois que je suis venue, elle était malade. Elle ne se rend pas bien compte, elle est si jeune, elle n'a que trois ans ! »

La pression de ses bras se faisait plus forte autour de mon corps. J'en profitais pour me lover encore plus contre le beau tissu parfumé, contre le ventre, contre les seins et là je retrouvais enfin la sphère d'amour. Ici, c'était ma maison, mon refuge, ma cage à moi.

Et la goutte revint à la mer...

Moi, la tête enfouie dans ce ventre, je n'entendais plus rien de leurs bavardages malfaisants, cherchant à la déconcentrer, à lui voler ces instants déjà si mesquinement accordés. Qui étaient-ils donc pour décider de nous ? Quelle était donc cette loi, qui m'empêchait de rester là définitivement ? Je ne voulais plus les entendre, je ne voulais plus les voir.

Combien de temps ai-je pu rester là contre elle, une seconde, une minute, une heure? Probablement pas longtemps, pas longtemps...

Et voilà que soudain, je sentais qu'elle essayait de me détacher d'elle tout doucement. C'était la mort qui me guettait. Rassemblant toute mon énergie, les pauvres forces de mes trois ans, je m'accrochais comme une sangsue, pire qu'une sangsue.

« Il faut que j'y aille ma chérie, il se fait tard ! »

« Aller viens, descends de là, maintenant tu vas aller te coucher ! »

Jamais ! Vous ne m'aurez pas ! Je serai plus forte que vous ! Si vous n'arrivez pas à me décrocher, si je retourne dans son ventre, alors peut-être renoncerez-vous à moi.

« Ne fais pas l'enfant gâté, on t'a dit de laisser partir ta mère tranquillement sans faire d'histoires sinon elle ne reviendra plus te voir ! »

Et moi je m'accrochais toujours, aveuglément, désespérément.

Un chagrin infini commençait à m'envahir, les larmes ne tardèrent pas à me secouer tout entière, des larmes venues de si loin, de la source du monde, des larmes venues de la cage de verre.

Maintenant, des mains brutales me tiraient hors du ventre où je m'étais abritée. Mes yeux rencontraient ses yeux noyés d'impuissance et des mêmes vieilles larmes, elles étaient si vieilles, si parcimonieuses, si brillantes. On aurait dit des diamants, des larmes de diamants.

Mes mains pleines de détresse firent craquer le beau tissu fleuri. La dernière prise était lâchée, mes membres battirent le vide autour, la tempête se déclencha dans un effrayant désert, un désert d'amour.

Je hurlais toute ma révolte pendant que des bras rudes m'emportaient au loin. Le vide intégral se referma sur moi et sur mon dernier sanglot « je veeeux maaa maaamaan !!! »

Ainsi passa ma petite enfance, rythmée de ces bonheurs illuminés de très courte durée, de ces immenses vagues de chagrin, suivis d'un néant affectif presque serein qui me séparait toujours de sa prochaine visite.

LE JARDIN DE MON ENFANCE

Je me souviens dans mon enfance d'une longue silhouette, fragile et blanche, d'une jupe large flottant autour d'une taille de guêpe, d'une chevelure couleur paille flottante aussi.

Je me souviens de son prénom, mais son nom de famille et son visage sont à jamais restés dans les brumes profondes de ma petite jeunesse. Mademoiselle Odile ! La très gentille maîtresse du jardin de mon enfance.

Je me souviens de la pâte à modeler, des cubes, des bâtonnets de toutes tailles et de toutes couleurs surtout vives.

Je me souviens de l'amitié, oui déjà ! D'une tignasse brune et bouclée, d'un petit sourire en coin tendre et ironique, déjà. Sara, la fille du pharmacien. Je me souviens de la boutique de son père et des pastilles fruitées, une sorte de privilège, un privilège déjà.

Je me souviens de mes peurs, de mon ventre qui se nouait sans crier gare, signe qu'un danger était là, une réprimande imminente par exemple, quand ce n'était pas des claques. Mon ventre ne me trompait jamais.

La culpabilité me rongait à tout instant, sans arrêt, sans raison.

Je me souviens de ces questions permanentes qui me taraudaient : « Qu'est ce que j'ai fait ? Est-ce mal ? Va-t-on me réprimander ? Me frapper ? » Et quand je ne me les posais pas toutes ces questions, je me souviens de l'orage, imprévisible cataclysme qui s'abattait sur moi, coupable d'imprévoyance. Je me souviens des punitions violentes ou non, méritées ou non, comprises ou non.

Je me souviens d'un monde obscur difficile à décoder pour moi, de toutes les embûches, des coups qui pleuvaient, de l'amour qui manquait, de l'amitié enfantine solidaire, mais toujours impuissante, des bribes de conversation incompréhensibles, d'impressions inapprofondies, d'émotions envahissantes, de la mort mystérieuse, d'une haine fugitive dans un regard d'adulte et de mon cheminement difficile dans la solitude.

Je me souviens de ma peur dans la nuit noire, de la nuit et de ses bruits. Les bruits de la mort. Les longs hurlements d'un chien, le chant accompagnant un enterrement à l'aube noire. Un chant glacé d'outre-tombe.

Et moi, pauvre fœtus recroquevillé sous le drap, carapace bien mince et bien insuffisante, les yeux et les poings serrés, le cœur tremblant tout le long de la nuit...

Je me souviens aussi du plaisir de vivre et de survivre, je me souviens du bonheur d'aimer et d'être aimé surtout par ma mère, de l'amitié comme refuge, de l'école comme lieu de joie. Oui dans cette école, quelques réponses fournies

comme mode d'emploi du monde si vaste et si inquiétant.

Et puis dans cette école venait la visiteuse.

Elle s'avançait dans la grande cour de récréation vide à cette heure du matin, de sa démarche nonchalante et altière.

Dans les autres classes qui bordaient la cour, le brouhaha cessait l'espace d'un temps, le temps de sa traversée. Une belle traversée qu'on aurait dite mise en scène pour tous ces petits regards et ces cous tendus au-dessus des pupitres et des encriers...

En chuchotant, Mademoiselle Odile allait l'accueillir chaleureusement à la porte de la classe, puis elle venait me chercher, me prenait la main et me menait à elle.

Elle saisissait fiévreusement ma petite menotte et on s'éloignait ensemble dans un coin de la cour à l'abri de ces milliers d'yeux. Un petit coin de paradis, jamais plus bonheur de la vie ne pourra être aussi absolu...

Les retrouvailles des chairs, des lèvres, les battements des cœurs qui s'écoutent, les yeux qui se ferment sous le poids de l'amour. Le beau rêve de la dernière visite qui reprenait exactement là où il s'était arrêté. La douleur oubliée, le parfum maternel qui m'enivrait à nouveau, comme une récompense. Elle me fredonnait tout bas des chansons d'amour.

Nous préférons de loin ces visites-là à l'école, car nous étions plus libres, seules et libres durant des heures sous la bienveillance de Mademoiselle Odile qui avait épousé la cause de cette femme jeune et auréolée d'une sombre clarté.

Quand elle lui avait raconté l'histoire, les visites de plus en plus pénibles à assumer devant une famille si glaciale, elle l'avait rassurée : « Venez ici, à l'école, autant que vous voulez, je vous la laisserai. Vous pourrez en profiter tranquillement, jouer avec elle. Allez, ne vous en faites plus ! »

Elle ne se l'était pas fait dire deux fois. Elle venait presque tous les jours... Le soleil était revenu dans sa vie.

La directrice avait demandé des explications à Mademoiselle Odile sur les va-et-vient incessants de cette femme dans la cour de son école.

Il avait fallu défendre son point de vue, la défendre elle, argumenter afin de vaincre ses dernières réticences et obtenir l'autorisation de me laisser manquer la classe pour rendre à ma mère son sourire.

Et ni la directrice, ni Mademoiselle Odile, ni moi malgré mon jeune âge ne trahîmes jamais le secret de ces visites auprès d'aucun membre de ma famille.

Et l'on s'est mis à détester violemment les vacances scolaires !

DIEU

J'ai entendu parler du « petit Jésus » par mon père et puis à l'école, il y avait une croix accrochée dans la classe. D'ailleurs, sur cette croix, je ne le trouvais pas si petit que ça. Sara m'a dit qu'il était Dieu et moi j'ai répondu qu'il y en avait beaucoup qui portaient ce nom-là et qui étaient pourtant très différents.

Par exemple, ma mère en connaissait un, il était très sévère et on ne savait pas comment il était physiquement, car personne ne l'avait jamais vu ! Il n'avait pas de croix et son deuxième nom était Allah.

Mon père celui qu'il aimait, c'était Jésus. J'ai vu une petite croix sur sa poitrine. Quand on allait à l'église qui faisait partie de la cour de l'école, il lui

parlait en fermant les yeux, lui demandait des choses et après, il disait merci en faisant le signe de croix.

Il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas... Un jour, il y avait une messe importante et c'était un jour d'école. Papa est venu me chercher en classe et nous y sommes allés tous les deux. Il y avait beaucoup de gens dans l'église et ils étaient bien habillés, ils faisaient le signe de la croix en s'agenouillant, les yeux fermés devant des personnages en pierre qui trônaient dans l'édifice. Il y avait le petit Jésus dans les bras de sa maman, la vierge Marie et il était mignon. C'est le seul endroit où je le voyais petit...

Le père François qui faisait la classe à la grande sœur de Sara était là aussi, habillé comme un roi mage et qui faisait des choses bizarres, parlait en ouvrant les bras au ciel, chantait ou lisait dans un grand livre...

Je regardais tout cela avec curiosité et l'atmosphère respectueuse et solennelle commençait à me gagner malgré moi... Je ressentais une émotion inconnue.

Il faut dire que ce lieu était le plus extraordinaire que je n'avais jamais vu, avec une hauteur vertigineuse et des fenêtres immenses dessinées comme des tableaux très colorés. Tous ces personnages et cette lumière. Cet autel majestueux, les bancs en bois ciré, le carrelage... Tout était beau même les chants et les regards...

Quelqu'un vint à passer dans les allées avec un beau panier cousu de satin et les gens se mirent à donner de l'argent. Moi aussi, j'avais dix francs que Papa m'avait donnés en arrivant, je sortis la pièce sans réfléchir et la laissa tomber dans le panier quand il arriva à ma hauteur. J'échangeai un regard de complicité avec mon père et lui serrai un peu plus la main. Puis, j'attendis la suite. Il y eut des rangées de gens se dirigeant vers l'autel où le père François les attendait pour leur donner quelque chose à manger. Ils mâchonnaient d'un air d'extase en regagnant leur place. Mon père s'avança à son tour et je le suivis

Il m'arrêta et me dit :

- « pas toi, ma chérie ! »

- « Pourquoi ? »

- « Parce que tu es trop jeune ! Quand tu seras plus grande, tu pourras y aller ! »

- « Non, je veux y aller, j'ai donné mes dix francs ! »

Les gens commençaient à se retourner sur nous. La colère et les larmes m'envahirent :

- « Je veux y aller, je veux un bonbon, moi aussi ! »

- « Non, chérie, regarde, je n'y vais plus ! »

- « Je veux y aller ! Petit Jésus rends-moi mes dix francs ! Petit Jésus rends-moi mes dix francs ! ».

Et je me mis à hurler en me roulant par terre.

- « Petit Jésus rends-moi mes dix francs ! Petit Jésus rends-moi mes dix francs ! ».

Toute la cérémonie était maintenant perturbée, mon père qui essayait de m'entraîner vers la sortie me souleva comme une feuille et je me retrouvais dehors comme une malpropre. Il prit dix francs dans son porte-monnaie et me les donna en souriant et cela me calma instantanément.

Papa avait l'air moitié amusé, moitié mortifié de l'incident. Quelques instants plus tard, je fus saluée par tout le monde sur le parvis de l'église avec plein de pièces de dix francs dans ma main trop petite pour les contenir. Quelqu'un me dit « tu vois, comme on dit, Jésus t'a rendu au centuple », je ne comprenais pas ces paroles...

Je me sentis très importante de susciter autant de commentaires et de bienveillance...

Un jour, toute la classe médusée assista à une scène que fit le papa de Sara, il vint fustiger la maitresse en disant que sa fille était musulmane, que cette école qui était payante n'était pas censée apporter une autre religion à sa fille. Il menaça de la retirer...

Nous ne comprenions pas cette scène, mais cela avait l'air grave pour ma pauvre amie Sara...

C'est vrai, on faisait une petite prière le matin avant de commencer la classe, la maitresse disait aux enfants musulmans de faire une prière sans faire le signe de croix, mais les enfants aiment bien faire comme les autres, la pauvre maitresse ne pouvait pas les en empêcher...

Le lendemain, la pauvre Sara fut traînée dans une maison modeste et présentée à un monsieur barbu à l'air très sévère, assis par terre sur une peau de mouton tannée. À côté de lui, assis à même le sol, d'autres enfants traçaient des traits sur des pupitres en bois calés sur leurs genoux. Elle ne

comprenait pas la conversation, sauf qu'il s'agissait d'elle et de son éducation. Sans plus de procès, elle se retrouva ahurie parmi les gamins, avec les mêmes instruments à la main.

Elle se demandait si elle avait changé d'école ou quoi ? En tous les cas, celle-ci ne lui plaisait pas du tout !

Elle devait hurler des choses incompréhensibles en même temps que les autres sinon elle avait une taloche sur la tête. Elle devait apprendre une autre écriture que celle que nous nous escrivions à apprendre dans notre école.

Ce premier jour fut un cauchemar pour elle et la laissa malheureuse et désespérée !

Elle me le raconta le jour suivant pendant la récréation, nous avions très peur d'être séparées si elle changeait d'école comme elle le craignait...

Je la trainais dans la petite église en lui disant que le petit Jésus allait tout arranger pour elle, si elle le lui demandait... Et qu'il était très puissant même s'il était en pierre et en bois.

Nous allâmes devant l'autel et lui demandâmes de la sortir de là, et qu'en échange, nous allions lui obéir désormais ! D'ailleurs, je lui promis de lui redonner les dix francs dès que j'en aurais à nouveau...

Sara comprit bientôt qu'elle ne devait aller à cette nouvelle école qu'une fois par semaine le jeudi et non pas tous les jours comme nous le croyions ! Nous y vîmes l'œuvre de notre nouvel ami Jésus et le remerciâmes éperdument de l'avoir un tant soit peu épargnée...

Mais elle apprit très vite à cette école coranique, que la famille de Jésus n'était pas une fréquentation recommandable, que des gens comme moi et mon père étaient méprisables, car « impies » et que notre Dieu n'était pas le bon.

Nous ne comprenions décidément rien à tout cela !!!

L'INNOCENCE ENSEVELIE

On m'aimait, m'assurait-on, tout ce que je subissais, était pour mon bien. Mais moi, je soupçonnais qu'on me faisait payer des dettes inconnues.

Car j'avais beau ne rien connaître à la vie, ne rien comprendre à l'utilité de l'éducation que l'on me dispensait, je connaissais à coup sûr l'injustice implacable qui l'accompagnait systématiquement.

Oui, cette injustice-là m'était familière. J'avais beau être trop jeune pour comprendre quoique ce fut, je constatais que les enfants aimés, par exemple mes demi-frères et ma soeur, eux étaient éduqués et aimés tout autrement.

J'étais sûre que rien n'obligeait cette dureté exorbitante au fond de leurs yeux, rien ne les obligeait à autant de méchanceté et d'agacement dès que je faisais un geste ou tentais une parole. Le pire c'est quand une allusion venait soudain du genre « connaissant sa mère, elle ne peut être que comme ça... »

Seuls les jours où mon père était dans les parages, leurs regards s'efforçaient de refléter une indulgence jamais ressentie. Et moi, toute jeune que j'étais, je voyais bien la différence, la haine camouflée en gentillesse soudaine et miraculeuse. Je voyais que toute cette comédie était étroitement liée aux apparitions et aux disparitions de mon père.

Seul mon père m'aimait dans cette maison, bien qu'il eut l'air soumis à une sorte de retenue dans cet amour qu'il me portait comme une chose inavouée.

Parfois, je distinguais dans ses yeux une lueur de compassion à mon endroit. Il ne m'exprimait son affection que quand nous étions seuls lui et moi,

donc autant dire jamais. Lui, qui avait des droits quasi illimités sur toute la famille et apparemment au-delà, semblait incapable d'améliorer la vie affective de sa petite fille.

Et maintenant que j'étais un peu plus grande, ma mère ne pouvait plus venir à l'école aussi souvent, je n'étais plus au jardin d'enfants et Mademoiselle Odile n'était plus là... J'avais une maitresse plus sévère et beaucoup de choses à apprendre, donc plus question de prendre du temps pendant la classe pour être avec ma mère... Le temps de mademoiselle Odile était loin...

Heureusement, elle apparaissait parfois tout d'un coup au détour d'une rue dans la petite ville où nous habitons, belle, élégante, parfumée et si heureuse de me voir...

Et là, j'apercevais une petite lueur dans son oeil. Un sourire attendrissant s'avavançait, une main hésitante. Je la voyais comme un tableau, un ralenti.

Ses gestes se décomposaient, doucement, lentement, comme dans un sommeil.

Un temps figé l'entourait, l'encadrait, elle voulait pourtant en sortir.

Ses yeux se mouillaient... Et la petite lueur se perdait derrière une grosse goutte, un diamant, une larme parcimonieuse.

Un pied, une jambe, l'autre, des mètres à faire, encore...

La volonté s'en mêlait, se dégageait, les membres se rebiffaient, la cadence montait, le sourire aussi, le cœur battait, le sang affluait. Une jambe, l'autre, une jambe, le boubou qui s'enflait, la poitrine, le vent qui s'engouffrait...

Moi aussi, je courrais, j'accourrais vers elle, comme à chaque fois.

Est-ce un miroir ? C'est mon visage, mon sourire, mes mains, mes larmes.

Là-bas c'est moi, ce n'est pas moi. Je sais, je viens d'elle. Elle vient à moi...

L'image s'amplifiait, avançait, les bras se tendaient. Les visages s'étiraient, s'élargissaient, comme du bonheur. La bouffée arrivait, elle faisait des bonds... C'est plus très loin...

On se heurtait en plein cœur, elle m'étreignait de toutes ses forces.

La joie s'emballait, notre joie. On trébuchait, on tombait, on riait.

C'était si bon !

Mais certains jours étaient très difficiles, comme ce jour de mes 7 ans !

Des jours comme celui où le ciel m'était tombé sur la tête sans crier gare, où mon cœur avait fait des bonds insensés dans ma poitrine alors que je ne comprenais pas encore de quoi on m'accusait...

Vraiment, je ne comprenais rien à cette langue étrangère que l'on parlait autour de moi, j'essayais de saisir des brides de ce que j'avais bien pu faire dans le fracas des mots martelés, des glapissements et petit à petit, je découvrais tout de cette nouvelle horreur qui fonçait sur moi...

Je vis une main accusatrice brandir de la menue monnaie appartenant à je ne sais qui, j'entendis

une voix accusatrice dire qu'elle l'avait trouvée dans mes affaires à moi, je suivis incrédule et horrifiée le mouvement accusateur qui se ruait pour voir l'endroit incriminé, la rangée qui m'était réservée dans l'armoire commune.

Je réfléchissais à tout rompre pour savoir ce qu'était venue faire là cette menue monnaie, je soupçonnais une cousine antipathique de la marâtre, âgée de quinze ans et venue en vacances chez nous depuis peu, car je n'avais encore jamais eu ce genre de problème ! Je la regardais et vis qu'elle n'était pas très à l'aise et accusait encore plus fort que les autres...

Bien malgré moi, des images récentes de lynchage d'un jeune voleur pris sur le fait au marché me revinrent en mémoire, je les chassai avec beaucoup d'effroi.

Je subis donc impuissante et misérable au point de me croire morte les regards consternés, les mines de circonstance masquant une grande satisfaction et les commentaires : « Je le savais que cette enfant était mauvaise, mais à ce point... Telle mère, telle fille ».

Je n'arrivais jamais à m'habituer à ces réflexions sur ma mère... Ces mots me faisaient toujours souffrir, me faisaient honte... Qu'avait-elle bien pu faire pour qu'on me dise cela aussi souvent ? Quel était son secret ?

J'attendais mon père avec une angoisse sans précédent, j'aurais voulu mourir avant son retour...

Je subis donc désespérée la confrontation avec mon père, sa profonde tristesse devant son enfant voleuse, si jeune et déjà voleuse et tout ceci devant l'hypocrisie dissimulant très mal la délectation générale.

On m'avait enfin trouvé une tare spectaculaire, on pouvait enfin me détester légitimement, sans crainte, sans mauvaise conscience et mon père allait être obligé désormais de me retirer le peu d'affection qu'il avait eu le droit d'afficher jusqu'ici.

Oui, désormais je n'étais plus digne de rien, démonstration à l'appui, preuves et procès verbal à l'appui.

Et, j'avoue que ce jour-là, ni mon ami Jésus, ni ma grand-mère lointaine et affectueuse, ni ma mère lointaine et aimante, ni toutes les amitiés solidaires de mon école n'ont rien pu faire pour moi. Rien ni personne ne pouvait plus désormais sauver de l'infamie une fragile enfant de sept ans.

Cette enfant-là est morte ce jour-là ! Sa jeunesse et ce qui restait de son innocence ensevelie...

Jamais cette enfant de sept ans qui est en moi, n'a oublié cette injustice à l'allure de fin du monde, cette impuissance paralysante devant la tyrannie, ces gens qui ont voulu la faire mourir si jeune de désespoir.

Ce jour de mon sinistre anniversaire, un voile épais s'est déchiré, comme si ma perception ou ma compréhension du monde était multipliée par cent d'un coup, d'un seul.

La souffrance est-elle source d'intelligence ou de meilleure compréhension du monde ?

À partir de ce jour-là, une lucidité formidable s'empara de moi, même dans les études, sorte de nuage de brumes où je faisais jusqu'ici de la figuration défensive... Je me classai première de ma classe et ne redescendit plus jamais de ce piédestal.

Derrière cette lucidité et cette clarté soudaines, vint une froide et puissante révolte, et depuis la peur me devint étrangère.

Peu de temps après, j'ai rencontré l'objet magique qui m'a sauvée de l'amertume de la vie et de la mort de l'âme. Cet objet à vrai dire, je le connaissais déjà un peu et c'était un ennemi, car jusque-là il symbolisait sans doute un effort trop grand à fournir ! Mais c'était fini les efforts...

Quand venait le soir, je retrouvais cet objet de désir, je humais son odeur si particulière qui éveillait en moi tant de rêves et d'évasions.

Et j'étais à huit ans, sur mon petit lit entouré d'ombres noires et en même temps lumineuses, qui dansaient. Oui, cette bougie et sa flamme si chères à mon regard d'enfant dans un monde si

obscur. Le moment tant attendu de la journée était là ! Enfreindre l'interdit pour être libre enfin... Partir vers l'inconnu, le merveilleux, s'octroyer des océans d'amour, d'héroïsme, sans que personne n'y trouve rien à redire. Pouvoir après puiser dans ces réserves sans fin pour supporter les lendemains de brimades sans raison.

Cet objet de refuge, son image qui à elle seule me calme et me réconforte, cette musique que l'on produit quand on le manipule, ces lignes régulières qui promettent tellement de vies différentes de la mienne, qui m'appellent, qui m'aspirent et me font tout oublier. Pourquoi faut-il toujours se réveiller demain ?

Le livre était entré dans ma vie à jamais et m'a définitivement sauvée de l'absence et du désamour. Il m'avait fait croire à l'amour malgré tous les signes qui s'obstinaient à me prouver le contraire ou en tout cas son absence d'expression libre. Oui l'amour existait, mais avait juste besoin de liberté. C'est cette absence de liberté que je ne m'expliquais pas.

Donc je m'exilais avec beaucoup d'efficacité derrière les livres et les histoires qu'ils racontaient.

Quand j'allais chez ma grand-mère paternelle Salimata les jours de congé, je me souviens, elle était incapable de faire la différence entre les livres d'école et les livres de loisirs, romans, etc... Alors moi je jouais de cette confusion avec délice et ainsi je pouvais lire tout mon saoul sous le couvert des études.

Elle racontait à tout le voisinage qu'un jour sûrement j'allais devenir « présidente de la République » vu le nombre de livres que j'étudiais et la concentration dont je faisais preuve. Elle ajoutait « D'ailleurs, elle n'aura jamais de mari, parce qu'elle ne sait faire aucune tâche ménagère à cause des livres, chaque fois que je lui demande de me balayer ma chambre ou la cour, elle me répond qu'elle a des leçons à apprendre ! Je me demande à quoi va servir une femme qui ne sait pas faire la cuisine et le ménage. »

Elle riait, prenait les gens à témoin et chacun y allait de son commentaire.

Quand je passais des vacances chez elle, j'étais heureuse, car elle m'aimait. Je pouvais avec elle, jouer à l'enfant gâté et capricieux, bien sûr avec modération, car je n'étais pas habituée à ce genre de rôle, ce n'était qu'un jeu pour me permettre de vérifier les sensations des enfants dont c'était la vie de tous les jours, la vie de la plupart des enfants de mon entourage.

Je pouvais profiter de sa crédulité ou disons plutôt de son affection crédule, je pouvais enfin me sentir une enfant légère, arrêter d'être sur le qui-vive, une enfant pareille aux autres avec des histoires simples de tendresse et de réprimandes bien proportionnées aux petites fautes commises.

Je lui dois d'avoir su que le monde était malgré tout équilibré, qu'il y avait bien sûr d'un côté l'injustice, l'hostilité démesurée, mais de l'autre il y avait assurément la tendresse ordinaire et désintéressée. C'est vrai que finalement tout cela était assez équilibré.

LE VIEL HOMME VOÛTÉ

Un jour, j'avais alors 9 ans, je sortais de l'école en courant, poursuivie par des camarades de jeux, je me heurtais violemment à une canne, puis aux jambes fragiles d'un vieil homme, il tomba sur ses fesses et eut beaucoup de mal à se relever...

Un attroupement se forma rapidement autour de nous.

Au-delà de cette chute humiliante et douloureuse, ce vieil homme m'inspira instantanément de la pitié, car en le regardant dans ses yeux brouillés, je sentais comme le poids de l'âge et les maux de toute sorte l'envahir...

J'étais confuse et malheureuse de l'avoir fait tomber...

Il se releva péniblement avec mon aide et celui d'un adulte, je lui donnai sa canne et lui pris le bras pour qu'il fasse quelques pas...

Comme cela avait l'air d'aller bien, les gens retournèrent à leurs jeux et à leurs occupations...

Nous trouvâmes un banc en bois et il s'assit pour souffler un peu, je n'osais pas partir et le laisser...

Le vieux me regarda au fond des yeux pendant que je m'excusais encore piteusement et sincèrement, non sans penser aux conséquences possibles de cet incident si jamais un membre de ma famille l'apprenait...

Il me demanda « tu t'appelles comment ? »

Je lui dis mon prénom et mon nom, et là bizarrement il tressaillit et son visage changea d'expression...

« Comment s'appelle ton père ? »

Je lui dis « Édouard »

« Et ta mère c'est Dior ? » questionna-t-il anxieusement

Je lui dis timidement « oui, c'est ma mère ! »

Et là je me disais, c'est foutu, il connaissait ma famille, j'allais certainement me faire gronder quand il leur racontera cet incident...

Je voulus partir, mais sa main retint la mienne et se mit à trembler, sa voix devint rauque, comme voilée...

Il se mit à dire des paroles confuses et totalement incompréhensibles :

« Ma petite, pauvre petite, pardon, pardonne-moi le mal que je t'ai fait ! »

Je répondis « mais non monsieur, vous ne m'avez rien fait, c'est moi qui vous demande pardon de vous avoir fait tomber »

« Ma petite, je ne parle pas de ça, je te demande pardon pour le mal que j'ai fait à ta mère, à ton père, donc à toi aussi... Tu sais c'est ma faute si tes parents se sont séparés... C'est moi qui les ai séparés avec des fétiches... Tu comprends ces choses-là, ma petite ? »

Je ne comprenais rien à ce qu'il racontait, et un grand malaise commençait à me gagner et en même temps j'étais assez intriguée... Je me sentais importante qu'il me parle ainsi, qu'il me demande pardon...

Personne ne me parlait jamais de mon père et de ma mère en même temps, du temps où ils étaient ensemble, d'ailleurs c'est comme s'ils n'avaient jamais été ensemble... Comme si c'était un sujet tabou

Ma mère seule me disait quelques petites phrases par-ci, par-là, parfois avec une pointe de nostalgie dans la voix, et aussi souvent je sentais beaucoup d'amertume et de ressentiment envers mon père... Je ne savais pas d'où cela venait...

Du coup, j'ouvris grand mes yeux et mes oreilles, et je dévisageai cet homme dans l'espoir d'entendre enfin le ou les secrets si bien gardés par tous...

Et il se lança dans un plaidoyer comme pour lui-même :

« Deux membres de ta famille sont venus me voir pour que je les sépare coûte que coûte, la raison qui m'a été donnée, c'est que ta mère était musulmane, que c'est interdit par l'Islam qu'elle soit l'épouse d'un impie, d'un catholique,... J'ai fait ce travail en pensant que c'était mon devoir de réparer cela, mon devoir de musulman. Tu comprends... C'est après que j'ai compris, car la deuxième personne est revenue ensuite pour que ton père épouse sa nièce, ta belle mère actuelle... Par la suite j'ai appris par la rumeur toute l'histoire d'amour qu'il y avait eue entre ton père et ta mère et tous les obstacles qu'ils avaient du surmonter pour être ensemble... Cela m'a hanté de leur avoir fait du mal... Mais malheureusement, je n'ai pas pu réparer ce mal... Ma petite, le mal est si facile à faire, mais si difficile à défaire... Dieu m'est témoin, impossible de revenir en arrière... Je regrette... Ma pauvre enfant, j'ai demandé pardon à ta mère, je la bénis, elle est si courageuse... Depuis je prie beaucoup pour elle. Je suis désolé ma petite, pardon, pardon... »

Et ses yeux s'embrouillèrent...

Moi, je continuais à le regarder avec des yeux ronds, abasourdie, bouleversée ! Toutes sortes d'émotions se bousculaient en moi...

J'étais heureuse d'entendre que mes parents s'étaient tellement aimés... J'étais malheureuse d'entendre la raison de leur séparation... Je me sentais trahie par ces deux personnes qui avaient commandité le fameux « travail » comme le vieil homme disait, ces personnes que je voyais si gentilles et si aimables envers moi... Quelle sournoiserie !

Quelle histoire ! Quelle révélation ! Je n'en revenais pas...

« Et ma mère sait tout cela ? »

« Oui mon enfant, elle sait, je lui ai tout raconté pour me soulager et elle m'a pardonné, elle est si forte et si courageuse Dior, que Dieu la bénisse !!! Pardon, ma fille, je te demande pardon du fond du cœur, cette histoire me hante toutes les nuits... Si j'avais pu revenir en arrière, je l'aurais fait, crois-moi... Pardon ! »

Il se releva du banc avec mon aide, et nous marchâmes un peu en silence...

Puis, je me rendis compte de l'heure, si je ne rentrais pas tout de suite, j'allais me faire engueuler c'était sûr...

Je lui dis au revoir, je ressentais de la compassion pour lui, il était voûté, le pauvre, même si je commençais à réaliser petit à petit que cet homme-là était l'artisan de mon malheur, de ma vie sans amour, sans ma mère...

Je le regardais de loin et je lui lançai mentalement, ironiquement « Hé ben, beau travail Monsieur ! »

J'étais surexcitée par cette histoire, et dès que j'en eus l'occasion, j'invoquais le premier prétexte venu pour courir en cachette chez ma mère, ce qui m'était habituellement formellement interdit...

Elle fut très surprise et heureuse de me voir... C'était inespéré pour elle... Je lui manquais tellement... Tout le temps !

Dès que son étreinte se relâcha un peu, je lui racontai ma rencontre avec le vieil homme à la canne et dès que je lui dis son nom, elle s'écria d'une voix triomphale :

« Haaa, et il t'a avoué que c'est lui qui a séparé tes parents ?! »

Et je me mis à la presser de questions...

Ce jour-là, elle commença à me raconter sa vie, son histoire avec mon père...

Et chaque fois que je la voyais, elle me racontait un épisode... J'étais encore plus impatiente de la revoir que d'habitude, je fomentais des prétextes pour courir chez elle, Sara m'y aidait en demandant à mon père si je pouvais venir goûter ou réviser mes leçons chez elle... Il nous fallait être très prudentes pour ne pas se faire prendre...

J'étais passionnée par son histoire, leur histoire, mon histoire.

Son récit prit plusieurs semaines... C'était comme un de mes livres bien-aimés que j'ouvrais, refermais, et reprenais là où je m'étais arrêtée...